Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 17 (1987)
Heft: 1

Artikel: Un soir de neige
Autor: Mehr, Luisa
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-829529

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Un soir de neige

par Luisa Mehr

Le bon docteur Delahaye avait 95 ans lorsqu'il nous conta ce souvenir. Des rhumatismes contractés au cours de sa longue carrière dans ses courses interminables à travers le pays le clouaient à son fauteuil, mais son esprit avait gardé toute son alacrité. D'une vaste culture, il se passionnait non seulement pour ce qui avait trait à la médecine, mais encore pour les sujets les plus divers.

Nous avions parlé, ce soir-là, d'une curieuse affaire de maison hantée dont tous les journaux s'étaient occupés et, comme nous exprimions notre scepticisme, le vieil homme leva la main.

— Ne criez pas trop vite à l'impossible, mes enfants! Entre les vivants et les morts, il y a certes un voile opaque, mais ce voile ne se fait-il pas parfois plus ténu, ne se déchire-t-il pas quelquefois? L'aventure que je vais vous raconter m'est arrivée il y a plus de soixante ans; cependant, chaque détail en est resté gravé en moi.

Cela faisait à peine trois mois que j'étais installé ici; la vie est pleine de surprises. J'avais fait mes études, obtenu mes diplômes à Paris et jamais, au grand jamais, je n'avais envisagé la possibilité de devenir médecin de campagne, et voici que, un vieil oncle m'ayant légué sa maison, j'avais été séduit, totalement, par le charme de cette demeure ancienne, par la paix rêveuse de ce village, par la beauté dépouillée, presque austère, de ce vaste pays perdu.

En plus de la maison, l'oncle m'avait légué, si l'on peut dire, sa gouvernante, Nannie, une personne d'une cinquantaine d'années, rondelette, l'air un peu pincé. Pendant une semaine, la brave dame m'avait examiné, étudié, soupesé, puis, rassurée sans doute, elle devint plus aimable, à la fois maternelle et bourrue.

Donc, j'étais là depuis trois mois, seul médecin à bien des lieues à la ronde. L'hiver sévissait, rude comme le pays lui-même, rude comme ses habitants. Pas des mauviettes, nos paysans. La plupart du temps, on ne m'appelait que lorsque avaient échoué les tisanes, les remèdes de bonne femme ou des pratiques bizarres qui n'étaient point sans rappeler les sorcelleries des anciens âges. C'est dire que je trouvais souvent mes malades en fort piteux état.

Ce jour-là, on m'avait réclamé dans une métairie lointaine, auprès d'une jeune femme dont le premier enfant se faisait attendre plus que de raison; le bébé se présentait mal. Il fallut beaucoup de temps pour délivrer la pauvre parturiente, mais, finalement, je fus assez heureux pour sauver la mère et l'enfant, un énorme poupard qui devait bien peser neuf livres. J'étais donc très content en reprenant le chemin du village. Content et aussi très las. Je remontai le col de ma pelisse, enroulai la couverture autour de mes jambes et pressai Fringant, mon cheval.

Nous traversâmes un bois de hêtres puis abordâmes la plaine: sous le ciel immense, elle paraissait infinie; très loin, le clocher du village faisait un point noir. Je tirai mon écharpe sur mon nez; je tentais de me réconforter en pensant au bonheur que j'avais laissé derrière moi; mais mon esprit s'obstinait à me présenter des images très matérielles: un poêle ronflant, un pot de café chaud, une soupière fumante. Nannie avait le secret des soupes onctueuses, revigorantes.

Bientôt la neige se mit à tomber. La neige! Pour les poètes, elle est toujours douce, légère, faite de plumes de cygnes ou d'anges. A moi, ce soir-là, elle apparaissait comme une ennemie froide et sournoise; elle couvrait mes genoux, mes mains, me jetait au visage mille petites gifles glacées, s'infiltrait dans le cabriolet. Les pas de Fringant s'assourdissaient de plus en plus, la nuit venait. Je crois que, par instants, je somnolais; par bonheur, Fringant connaissait la route que, moi, je ne distinguais plus.

Enfin, des haies de chaque côté du chemin annoncèrent l'approche du village; de vagues lumières brillèrent. Nous passâmes devant la masse sombre de l'église, traversâmes la place bordée d'ormes; dans la grand-rue, Fringant s'arrêta de lui-même; je secouais ma couverture quand la porte de la maison s'ouvrit.

— C'est vous, docteur? cria Nannie. Dieu soit loué! Un des valets de la Grande-Fontaine sort d'ici. Il est arrivé malheur au petit Jérôme... On vous attend...

Je répétai machinalement:

— La Grande-Fontaine! La Grande-Fontaine...

— Vous savez bien? fit Nannie impatiemment. Le domaine près de la rivière. L'enfant a eu un accident, il est au plus mal...

— Bien... bien...

Avec un soupir — je n'étais pas un saint, il neigeait de plus en plus fort et il y avait bien trois ou quatre kilomètres jusqu'à la Grande-Fontaine — je remis la couverture sur mes genoux et secouai les rênes.

— Allons, Fringant! Allons, mon pauvre vieux! Nous n'avons pas encore fini notre journée...

J'eus quelque peine à décider l'animal à repartir; nous sortîmes du village par la petite route qui allait vers la rivière. J'avais allumé mes deux lanternes, mais elles ne servaient pas à grand-chose au milieu de la danse frénétique des flocons. Penché, je m'efforçais de reconnaître le terrain. Je me souvenais qu'à un moment donné le chemin se divisait près d'un chêne énorme, dernier survivant d'une forêt...

C'était la première fois qu'on m'appelait à la Grande-Fontaine, mais, en passant, j'avais pu admirer la gentilhommière du XVIIIe siècle, d'une admirable pureté de lignes, flanquée d'une ferme importante. Le maître de la Grande-Fontaine, Jean Vallier, aperçu à l'église, était un homme grand et svelte, jeune encore, l'air fier et triste. Nannie m'avait raconté qu'il était veuf, qu'il s'occupait avec compétence de son domaine et qu'il peignait «des tableaux qu'on vend à Paris, monsieur!»

Tout à coup, sur ma droite surgit une forme noire: le chêne évidemment. Je poussai aussitôt Fringant dans cette direction. L'animal fit quelques pas, puis, comme hésitant, il ralentit son allure et enfin s'arrêta tout à fait malgré mes injonctions. J'étais hors de moi de fatigue, de froid et surtout d'inquiétude au sujet du petit blessé. Je saisis mon fouet et, chose que je n'avais encore jamais faite, je cinglai la croupe de Fringant. Nous repartîmes cahin-caha, le cheval faisant toujours preuve d'une évidente mauvaise volonté. Il neigeait plus que jamais. Les yeux écarquillés, je cherchais à distinguer les lumières de la Grande-Fontaine. Pourquoi n'envoyait-on pas un valet à ma rencontre? Et voilà qu'une fois de plus ce maudit Fringant s'arrêtait net.

J'allais me fâcher encore quand la stupeur me laissa sans voix: dans la faible clarté d'une de mes lanternes, un visage venait d'apparaître, visage ravissant de jeune femme, aux grands yeux sombres sous une couronne de cheveux noirs.

— Docteur, s'écria l'inconnue, vous êtes sorti du chemin! Retournez en arrière jusqu'au grand poirier et de là continuez tout droit. Un valet vous attend avec une lanterne près du vieux chêne, mais hâtez-vous, hâtez-vous! Jérôme se meurt...

— Madame, comment...

Elle n'était plus là, disparue dans la tempête. En plein désarroi, je fis néanmoins virer Fringant, très docile à présent. Près du chêne, je trouvai en effet un valet agitant un falot. Tout en me guidant vers la Grande-Fontaine, l'homme m'expliqua que le petit Jérôme, qui avait la passion des chevaux, s'était glissé dans l'écurie où il avait reçu une ruade d'un étalon récemment acheté.

A la Grande-Fontaine, une gouvernante en larmes m'introduisit dans la chambre du blessé. Etendu sur son lit, le garçonnet, un très bel enfant aux boucles noires, semblait n'avoir plus qu'un souffle de vie: le coup l'avait atteint à l'épaule. Une énorme tache bleue et gonflée témoignait d'une violente hémorragie interne. Si l'on ne parvenait pas à faire cesser celle-ci sans retard, c'en était fait du bambin. Peut-être même n'y avait-il plus rien à faire. Silencieux mais éperdus d'angoisse, Jean Vallier et la gouvernante me fixaient. Je hochai la tête.

— Je vais tout tenter, mais chaque seconde est précieuse. Il me faut une table, des linges, le plus de lumière possible...

Je fis de mon mieux... Dans mon épuisement et mon inquiétude, je me surprenais, moi qui ne priais plus guère, à appeler à mon aide toutes les Puissances Célestes. La Mort rôdait là, toute proche...

— Je passerai la nuit ici! dis-je. Si l'on veut bien s'occuper de mon cheval...

Nous nous assîmes tous trois au chevet du petit. La gouvernante égrenait son chapelet et, de temps en temps, s'essuyait les yeux. Jean Vallier tenait dans les siennes la main de son fils comme pour faire passer sa propre force dans l'enfant toujours inconscient. Les minutes passaient; sous mon doigt, le pouls de Jérôme devenait plus net. Allons, il restait une lueur d'espoir, mais si j'étais arrivé à temps, c'était bien grâce à cette inconnue qui m'avait remis dans le bon chemin. Qui pouvait-elle être? D'où était-elle venue? De la ferme voisine? L'épouse d'un valet peut-être?

Je retournais cette question qui me troublait lorsque, levant les yeux, je tressaillis de la plus vive surprise: au-dessus du lit était accroché un tableau, le portrait d'une jeune femme couronnée de lourds cheveux noirs; ses grands yeux sombres semblaient me fixer comme ils m'avaient fixé dans le reflet de la lanterne, parmi les tourbillons de neige. Car c'était le visage de l'inconnue que je voyais là, sur cette toile. Je ne parvenais plus à détacher mes regards...

Jean Vallier s'aperçut de l'attention que je portais au portrait. Il dit doucement:

— Ma femme, Sabine... Elle est morte quelques jours après la naissance de Jérôme...

Puis revenant à l'enfant:

— Croyez-vous...

— Il vivra! dis-je fermement. Il vivra: sa mère veille sur lui...

L. M.